

dans mon accent, que votre père en a été touché et a murmura :

— Oh ! mon Dieu... mon Dieu ! si la marquise avait menti !

“ Sa main décharnée s’était allongée alors vers l’oreiller et en a retiré un chiffon de papier jauni qu’il m’a tendu. Ce chiffon, mon enfant, c’était une lettre que la vieille marquise de Chamery avait laissée à l’adresse de votre père deux jours avant sa mort, et votre père l’avait trouvée à son arrivée à l’Orangerie.

“ Or, voici ce que contenait cette lettre :

“ Mon cher cousin,

“ Hector vous a institué son légataire universel, et, dans votre naïveté d’honnête homme, vous trouvez tout naturel que la branche cadette des Chamery succède à la branche aînée qui s’éteint.

“ Mais ce n’est point un pareil motif qui a dicté le testament de feu mon fils, il a voulu dépouiller sa sœur Andrée, cette jeune fille qui a aujourd’hui quinze ans, que j’éleve comme une parente éloignée et qui, je puis vous l’avouer, est mon enfant, à moi. Je suis persuadée, mon cher cousin, que vous ferez quelque chose pour cette enfant, à qui je ne laisse, hélas ! que mes économies, — surtout quand vous saurez qu’Hector a aimé madame de Chamery, et que ce n’est point à vous, mais à sa fille, qu’il a laissé cent mille livres de rente

“ Marquise douairière DE CHAMERY. ”

“ Vous comprenez, mon enfant, quel foudroyant effet dut produire cette lettre sur l’esprit de votre père. Je devins à ses yeux la femme qui a foulé aux pieds tous ses devoirs. Votre sœur ne fut plus pour lui que l’enfant du crime et dont la naissance coïncidait avec mon séjour chez cette abominable femme qui avait voulu me déshonorer avant de mourir. Oh ! vous comprenez que lorsque, us pris connaissance de cette lettre, lorsque, à genoux, les mains levées au ciel, j’eus supplié Dieu de donner à ce malheureux vieillard un rayon de foi, de faire qu’il mourût en croyant à mon innocence... Dieu mécouta sans doute, car il fit passer dans ma voix, dans mon geste, dans mon regard, un tel accent de vérité, que votre père ne douta plus.

“ — Ah ! pardon, pardon, murmura-t-il.

“ Et comme je prenais ses mains et les baisais, il me dit.

“ — Ne pleurez plus votre fils, madame, votre fils n’est pas mort : c’est moi qui vous l’ai enlevé, la nuit, car je voulais à la fois, — pardonnez-moi, je vous prie, je vous croyais coupable, — je voulais à la fois qu’il ignorât toujours le crime de sa mère et que jamais il ne pût toucher à cette fortune qui, à mes yeux, provenait pour lui d’une source honteuse.

“ Alors, mon fils, votre père me donna quelques détails sur la façon dont il avait pénétré, la nuit, dans l’hôtel, tandis que je le croyais encore à l’Orangerie, et comment, aidé d’un vieux domestique dévoué, il vous avait surpris, vous ordonnant de vous lever et de le suivre au Havre, où il s’était embarqué avec vous pour l’Angleterre. Maintenant, mon cher enfant, je vous écris et vous êtes libre de revenir...

“ Vous êtes devenu sans doute un bel officier, peut-être vous croyez-vous orphelin et sans fortune... Oh ! reviens, mon fils, reviens... ta mère, qui t’a pleuré pendant seize années, te tend les bras. ”

Ici se terminait la lettre de la marquise Marthe de Chamery.

Rocamboles la plaça auprès de la commission d’officier du jeune marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, et passa à la lecture d’une autre pièce.

Celle-ci, sans doute de l’écriture de l’officier, formait un petit cahier de huit à dix feuilles couvertes d’une écriture secrète, quoique fort lisible.

En tête de la première page on lisait cette date :

Bombay, 18 Mars.

Et plus bas :

*Journal de bord.*

Cette pièce commençait ainsi :

“ Nous appareillons dans une heure et le navire à bord duquel me voici simple passager fait voile pour l’Europe. C’est une traversée de cinq mois que nous entreprenons. Pour la première fois je vais me trouver oisif à bord. Je ne suis plus qu’un passager. J’ai donné ma démission d’officier de marine de la Compagnie des Indes, le jour où j’ai appris que j’avais encore une mère et une sœur, et l’arrivée de cette lettre, qui est venue me révéler toute une existence qui semble m’être réservée, a réveillé soudain mes plus lointains souvenirs d’enfance. ”

“ En mer, 20 Mars.

“ Je devais avoir environ dix ans alors. Nous habitons un grand hôtel où il y avait un jardin avec des arbres touffus.

“ Je couchais au rez-de-chaussée de l’hôtel, dans une petite chambre qui donnait sur les jardins. Les jardins avaient une petite porte sur la rue de Lille.

“ Une nuit, je dormais profondément, lorsque je fus éveillé en sursaut par une main qui s’appuyait sur mon épaule. J’ouvris les yeux et reconnus mon père !..

“ Mon père était absent de Paris depuis plusieurs jours, et ma mère m’avait dit qu’il ne reviendrait que la semaine suivante. Je fus donc bien étonné de le voir debout, à mon chevet.

“ Mais ce qui me frappa bien davantage encore, ce fut la tristesse profonde que je vis répandue sur son visage.

“ Il était pâle et sévère, lui qui souriait avec bonté d’ordinaire, et je le vis tout vêtu de noir. Il posa un doigt sur ses lèvres pour m’imposer silence. Puis il me dit tout bas :

“ — Habille-toi, mon fils.

“ Un mouvement qu’il fit me laissa voir derrière lui un vieux domestique de la famille, ancien soldat, qui me donnait des leçons d’équitation.

“ Comme mon père, cet homme était triste et grave.

“ J’obéis, et comme, encore engourdi par le sommeil, je n’allais pas assez vite, le vieil Antoine m’aidera et m’enveloppa dans mon manteau. Alors mon père me prit par la main.

“ — Viens, me dit-il.

“ Et il me fit sortir de ma chambre par une porte qui donnait sur le jardin. Ensuite il se retourna vers Antoine.

“ — Tu sais mes recommandations ? fit-il.

“ — Oui, monsieur, répondit Antoine.

“ Nous traversâmes le jardin et arrivâmes à la petite porte qui donnait sur la rue de Lille.

“ Là, mon père prit une clef et ouvrit cette porte. J’étais saisi d’étonnement et presque d’effroi. Je ne savais où mon père me conduisait, et je finis par lui dire :

“ — Mais, papa, où allons-nous ?

“ — Faire un voyage, me répondit-il.

“ — Avec maman ?

A ce mot je le vis pâlir.

“ ... Non, me dit-il brusquement. Puis il ajouta : — Tu n’as plus de mère.

“ Et comme je cherchais à m’expliquer ces sinistres paroles, il me fit sortir du jardin, dont le vieil Antoine, demeuré en dedans, referma la porte sur nous.

“ Dans la rue, il y avait une chaise de poste qui stationnait